

## MADAME YOURCENAR, JE PRÉSUME...

par Léo GILLET

Il est bien connu que Marguerite Yourcenar appréciait peu les spécialistes qui fouillaient dans sa vie personnelle dans l'espoir d'y puiser des éléments censés jeter une lumière nouvelle, inattendue sur son œuvre : « Encore un qui ne me connaît pas et qui est prêt à écrire ma biographie », disait-elle. Elle n'encourageait pas les fouilleurs dans le misérable petit tas de secrets de sa vie privée, c'est le moins qu'on puisse dire.

Elle a dû connaître au cours de sa longue vie, comme nous tous, des moments où, elle aussi, elle était au creux de la vague, même si vers la fin de son existence elle avait, dit-on, cet air imperturbable et souverain.

Elle avait une aversion contre le *pathos* en tous genres. Aussi prenait-elle un malin plaisir à mettre des bâtons dans les roues de certains de ses biographes et de ses confesseurs et c'est parfois sans merci qu'elle en tapé sur les doigts plus d'un.

On ferait donc mieux d'y réfléchir à deux fois, si l'on a l'intention d'évoquer ses souvenirs de Madame et d'apporter sa modeste petite pierre à son mausolée littéraire.

Si l'on veut rester fidèle à l'esprit même de l'œuvre de Yourcenar, il vaudrait peut-être mieux couper court à toutes ces fantaisies psychanalytiques, caractérologiques et autres grilles sociologiques pour aller tout droit à l'essentiel, comme elle a toujours fait elle-même, quitte à pratiquer par-ci par-là le mentir-vrai pour séparer dans sa biographie le bon grain de l'ivraie.

Et puis, dans les divers entretiens qu'elle consentait quand même à donner, souvent plus au moins à contrecœur, elle n'a cessé de répéter sur tous les tons : « Dans mes livres je ne dis jamais *je*,

je n'ai pas d'opinion sur moi-même, j'ai peu de foi dans ce qu'on appelle le moi, le moi n'existe pas ».

Elle aurait pu écrire en anglais : « I am self-unimportant ».

Cette humilité, on en aurait les larmes aux yeux. Mais est-elle tout à fait vraie aussi ? Déclamée avec une telle insistance, ne finit-elle pas par évoquer également... son contraire ?

Un zeste de fausse modestie ne lui était pas étranger, sous son sourire et son regard par ailleurs pleins de bonté et mâtinés d'une pincée d'ironie.

Il est donc permis de se poser quelques questions préalables au sujet de ce refus de se mettre en scène, de cette *non-affirmation* de soi si souvent revendiquée.

Ce que les écrits de Yourcenar tentent de faire, c'est précisément de pénétrer dans les profondeurs même de la vérité de la vie universelle, dans toutes les facettes de cette vérité : d'y accéder par une voie subite à sa manière, afin de parvenir ainsi à la limite de notre nudité originelle, dépouillée de toutes les tromperies intellectuelles (ou presque).

Comme dit Zénon : « *Unus ego et multi in me* » (ON, p. 699). Je suis Un, mais des multitudes sont en moi.

Cette quête, toute en clair-obscur, que Yourcenar mène à travers ses personnages, comme Hadrien, Zénon et Nathanaël, cette exploration constante à la recherche de sa véritable nature – et de la nôtre – connaît aussi ses limites.

*L'homme obscur* auquel elle a fini par s'identifier meurt seul et abandonné par quasiment tous ses proches dans les dunes de l'une des îles septentrionales des Pays-Bas, l'île de Tessel :

Finale dans son île, malade, il arrive, non pas à la liberté, car on n'est jamais libre, mais à une grande acceptation qui ressemble à celle des animaux de l'île.

(Marguerite YOURCENAR, « Entretien avec Léo Gillet », NRF, avril 1995, n° 507, p. 69)

\*

Même si nos souvenirs sont aussi une manière de fiction (ou de mensonge), je me souviens très bien de Marguerite Yourcenar : les

souvenirs que j'ai de l'écrivain sont même parmi les plus clairs, et parfois les plus troubles, que je porte dans mon cœur.

Son éditeur néerlandais, Johan Polak, avec qui je m'étais lié d'amitié, a été le premier à me parler de l'écrivain Yourcenar, en même temps que du poète grec Constantin Cavafy.

J'avais 17 ans à l'époque : les poèmes de Cavafy et l'introduction à l'œuvre du poète alexandrin que Yourcenar avait écrite m'ont frappé comme un coup de foudre, en éclairant subitement le grand tout de l'ici et de l'ailleurs, du passé, du présent et de l'avenir ; dévoilant l'illusion de la séparation du temps et de l'espace, ainsi que le mirage et le caractère irrémédiable du désir humain.

Je me souviens de mon indignation de jeune homme, lorsqu'un beau jour d'automne Johan m'a annoncé qu'il venait de voir Marguerite Yourcenar et Grace Frick sur une péniche amarrée dans le port d'Amsterdam, sur laquelle elles avaient élu provisoirement domicile, avant de repartir pour Bruges.

« Quoi ? Johan ! Yourcenar était à Amsterdam et... tu ne m'en as rien dit ? »

À partir de ce moment-là, Polak a pourtant commencé à m'associer le plus souvent possible à son amitié pour Yourcenar. Notons que la nouvelle *Une belle matinée*, dont le héros est Lazare, le fils de Nathanaël, a été dédiée par l'écrivain à Johan Polak.

Et Polak me demandait souvent, lorsque je n'étais pas absent d'Amsterdam, de lui donner un coup de main pour rédiger une lettre à Madame en français, et non pas en anglais.

Et puis, j'ai rencontré l'écrivain en chair et en os à Petite Plaisance pour un premier entretien.

\*

Petite Plaisance<sup>1</sup>  
Northeast Harbor  
Maine 04662 USA

24 février 1979

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu votre aimable lettre du 6 février, et si je n'y ai pas répondu jusqu'ici, c'est qu'un léger accident cardiaque (mais y a-t-il de « légers » accidents de ce genre ?) m'avait fait hospitaliser pour quelques jours. Je suis de nouveau chez moi, d'où je vous écris, et je ne mentionnerais pas si spécifiquement cet épisode, si je ne savais que notre ami Johan Polak en a expérimenté d'analogues, ou peut-être de plus sérieux encore.

Je dois pour le moment économiser mes forces – c'est une série d'entrevues de presse beaucoup trop longues qui a déclenché cet incident – mais je vous verrai volontiers en avril et trouverai certainement quelques mots à dire à travers vous aux lecteurs du *Handelsblad*, sans pouvoir toutefois m'astreindre à une longue « interview ».

Northeast Harbour est situé, si je ne me trompe, à plus de 400 miles de New York. Le trajet le plus agréable, en avril, est certainement par la route (Alain Grenier<sup>2</sup> vous l'aura décrit), mais il est long, et tout dépend du temps dont vous disposerez. Le voyage aller et retour en avion peut à la rigueur se faire en un jour, mais il est préférable d'arriver vers midi à Bangor, à quelque 80 kilomètres d'ici, de prendre un « drive-it-yourself » à l'aéroport, de passer la nuit dans le motel du village (Kimball Terrace, tél (1) 207-276-3383), et de repartir le lendemain. Si on le préfère, une petite ligne d'avion (18 passagers) fait la navette entre Boston et ce qu'on appelle « Bar Harbour Airport » à quelque 25 kilomètres de Northeast Harbour.

Je crois qu'en dépit du grand plaisir que me ferait sa visite, Monsieur Johan Polak a raison de remettre ce même voyage à plus

---

<sup>1</sup> Les lettres de Johan Polak sont publiées avec l'aimable autorisation du Dr. Koen Hilberdink et de la Fondation Johan Polak et celles de Marguerite Yourcenar avec l'aimable autorisation des ayants droit de Marguerite Yourcenar, M<sup>e</sup> Luc Brossollet et M. Yannick Guillou ; qu'ils en soient ici remerciés.

<sup>2</sup> Fils de Jean Grenier.

tard, car il faut toujours compter avec les contretemps et les fatigues imprévues.

Je suis quelque peu confuse d'accepter le projet d'un déplacement aussi considérable de votre part pour une heure ou deux d'entretien, mais pour le moment ne puis offrir plus. L'île est belle, et j'espère que vous aurez l'occasion d'en apercevoir au moins une petite partie.

Je vous suppose le traducteur du choix de poèmes de Cavafy si bien présenté par M. Polak<sup>3</sup>, mais ne puis vérifier le fait, ayant prêté le petit volume à un ami et voisin de campagne professeur à Harvard, Walter Kaiser<sup>4</sup>, ami lui-même de George Savidis<sup>5</sup>.

Non, je viens de retrouver une notation de moi concernant ce petit livre. Le traducteur est différent et, bien entendu, néerlandais !

Je suis heureuse que vous alliez faire à New York University une conférence sur Jean Grenier<sup>6</sup>. Les essayistes et les philosophes reçoivent rarement tout leur dû à notre époque. Je connais surtout de lui son introduction au Tao, sujet pour lequel il a été pionnier en

---

<sup>3</sup> Il s'agit sans doute de KAVAFIS, K. P., *Passies en Dagen van weleer*, trad. G. H. BLANKEN, Amsterdam, Athenaeum – Polak et Van Genneep, 1978. Ce volume figure dans la bibliothèque de Marguerite Yourcenar : n° 5702 de l'*Inventaire de la bibliothèque de Marguerite Yourcenar. Petite Plaisance* établi par Yvon BERNIER, Clermont-Ferrand, SIEY, 2004.

<sup>4</sup> Walter Kaiser était un ami de Marguerite Yourcenar ; il a traduit en anglais plusieurs œuvres de Marguerite Yourcenar, comme *Alexis* ou *Comme l'eau qui coule* ; on lui doit aussi la traduction anglaise de George Seferis, *Three Secret Poems*, Cambridge, 1969 : n° 5272 de l'*Inventaire, op. cit.* Marguerite Yourcenar possédait quatre autres ouvrages de Walter Kaiser : n° 1557, 1828, 1871, 6709.

<sup>5</sup> George Savidis (1929-1995) était professeur de grec moderne à l'Université de Thessalonique et à l'Université de Harvard ; on lui doit, entre autres, des éditions de Cavafy, Seferis, Sikelianos. Plusieurs de ses ouvrages se trouvent dans la bibliothèque de Marguerite Yourcenar : n° 5274, 5275, 5690, 5700, 5704 de l'*Inventaire, op. cit.*

<sup>6</sup> Jean Grenier (1898-1971) fut professeur de philosophie au lycée d'Alger, où il eut Albert Camus comme élève. Essayiste, spécialiste d'esthétique, il devint professeur à la Sorbonne et est l'auteur de travaux sur la peinture contemporaine et d'ouvrages traitant de questions philosophiques, comme *L'esprit du Tao*, ouvrage qui se trouve dans la bibliothèque de Marguerite Yourcenar (n° 2523 de l'*Inventaire, op. cit.*), qui comporte trois autres ouvrages de Jean Grenier (n° 5140, 6328, 6329).

France. Et bien entendu aussi son influence sur Camus, avec ce qu'a toujours de si émouvant cette transmission de pensée de maître à élève.

Si vous voyez de nouveau les Grenier, dites-leur qu'ils sont regrettés dans le Maine, et sûrement aussi à Boston !

Bien sympathiquement à vous,  
Marguerite Yourcenar.

\*

Petite Plaisance  
Northeast Harbor  
Maine 04662 USA

à Monsieur Léo Gillet  
Overtoom, 30  
1054 [HJ] Amsterdam  
Hollande

16 mars 1979

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu votre lettre du 10 mars qui m'entretient<sup>7</sup> de la possibilité de venir ici en été, mais, des deux dates, je préfère avril, parce que j'essaie de garder l'été complètement libre.

Dans ma première lettre, j'ai mentionné les deux aéroports (celui de Bangor, Delta Airlines, au départ de New York) et celui dit de Bar Harbor (Bar Harbor Airlines, au départ de Boston). On trouve des taxis aux deux aéroports, mais le prix est élevé, à cause de la distance. Il n'y a pas de transports publics et nous n'avons pas de voiture.

Si vous préférez ne pas passer la nuit dans un motel, le mieux est de venir et de repartir en un jour, mais vous serez peut-être forcé de garder le même taxi. Le trajet aller et retour à partir de Bangor, et l'attente à Northeast Harbor, peuvent coûter près de cent dollars.

---

<sup>7</sup> Nous avons corrigé : l'original contient « s'entretient ».

*Madame Yourcenar, je présume...*

De toute façon, si nous nous voyons, je vous conseille de préparer un court échange pour les lecteurs du *Handelsblad*.  
Bien sympathiquement à vous,

Marguerite Yourcenar

P. S. Mon n° de téléphone (qui n'est pas dans l'annuaire) est le suivant : (1) 207 276 3940.

\*

Ce qui me frappe dans ces premières lettres que Yourcenar m'a envoyées et que j'ai retrouvées, après toutes ces années, dans mes papiers, ce n'est pas seulement leur longueur, mais aussi le *ton* qu'elles adoptent.

Elle avait manifestement pris le temps de me répondre assez longuement, sur un ton plutôt sympathique et cela malgré ses mille et une besognes et les visites de journalistes venus la voir chez elle à cette époque.

Et en outre elle assistait, en ce début de 1979, à l'agonie de Grace Frick qui devait mourir au cours du mois de novembre de cette même année. Grace qui, en dépit de sa maladie, a dû lui donner, comme d'habitude, un coup de main pour sa correspondance.

Bien sûr, j'étais l'ami de Johan qui avait déjà dû parler de moi au téléphone (car il y avait aussi entre eux ce que Johan appelait des « téléphonages » fort longs) et, bien entendu, j'étais jeune.

Et c'est bien Grace, la traductrice, la secrétaire et la servante au grand cœur de Madame que j'ai eue au téléphone, quand j'ai passé un coup de fil depuis New York pour annoncer mon arrivée imminente.

« Allo ? Je suis bien chez Mme Yourcenar ? »

Silence au bout du fil. Puis un long soupir. Je comprends que c'est Grace qui me répond au téléphone, donc je répète ma question en anglais.

« Oh, my God, he speaks English ! »<sup>8</sup>, dit la voix à l'autre bout du fil, manifestement soulagée.

Grace a dû, au cours de cette période, recevoir un grand nombre de coups de téléphone de journalistes français qui ne parlaient pas un traître mot d'anglais. Et qui étaient tous pressés de parler à Madame, en oubliant de lui dire un mot gentil. Elle a sans doute commencé à en avoir un peu assez de tous ces journaloux.

Le grand jour venu, je me suis levé très tôt pour attraper l'avion de New York à destination de Boston : à l'époque déjà, cela n'était, mesuré à l'aune américaine, qu'un saut de puce et j'ai été surpris de voir que les passagers américains prenaient leur billet assis dans leur fauteuil, comme on fait dans un car quelconque.

Le trajet de Boston à Bar Harbor était plus étonnant encore : je suis monté dans un tout petit coucou à hélices avec à peine dix places et qui gigotait à la moindre turbulence, comme une coque de noix qui danse sur les vagues de l'océan.

Et soudain il a piqué du nez pour descendre (j'étais assis derrière le pilote) et j'ai presque eu peur. Mais en même temps le panorama mouvant et majestueux des côtes du Maine m'enivrait : mon angoisse était mêlée à de l'extase.

Nous étions en avril et les stalactites de glace pendaient encore du toit du petit terminal. Le taxi avait été instruit par Marguerite de me faire faire d'abord un bref tour d'horizon dans l'île, puis de me déposer au Rotary Club local pour déjeuner.

Mais je n'ai pas voulu aller dans ce club pour riches et, vite fait, j'ai mangé un sandwich dans un snackbar pour arriver le plus tôt possible à Petite Plaisance. Étant donné l'état de fatigue de Marguerite et le stade terminal du cancer de Grace, je comprenais bien que je devais respecter ces limites horaires suggérées. Et ne pas abuser de l'hospitalité de mes hôtes.

L'hiver avait tout juste plié ses bagages et des blocs de glace sur les rochers s'égouttaient encore par-ci par-là. Le vent, lui aussi, était encore très glacial.

---

<sup>8</sup> « Dieu soit loué ! Il parle anglais ! ».

En temps normal, j'aurais demandé au taxi de s'arrêter par endroits afin d'admirer le paysage nordique qui me faisait à la fois penser à la Suède et à la Bretagne, mais il fallait que je ne perde pas une minute du temps précieux qui m'avait été accordé, pour ensuite regagner dare-dare mon coucou du retour. C'est donc vraiment en coup de vent que j'ai vu l'Île des Monts-Déserts.

Yourcenar est sortie sur sa petite véranda, dès qu'elle a entendu le taxi arriver devant sa maison. Elle était habillée de son jupon-pantalon habituel, mais sans son éternel foulard. Elle m'a introduit dans son bureau et nous nous sommes assis dans des fauteuils autour d'une table basse.

J'ai posé mon appareil d'enregistrement sur cette table et Yourcenar, les jambes écartées et les coudes appuyés sur ses genoux (à la Gertrude Stein) s'est penchée vers moi pour me demander ce que je voulais boire.

« La même chose que vous, Madame ».

Du jus d'orange donc.

« Voulez-vous un peu de rhum dans votre jus d'orange, Monsieur Gillet ? »

« Volontiers, Madame ».

« Le docteur m'a interdit de boire des alcools forts, mais vous... »

Et en élevant un peu la voix :

« Grace, voulez-vous apporter le rhum pour Monsieur Gillet ? »

Et Grace s'est amenée, les yeux cernés et en traînant la savate, avec sur un plateau, un flacon de rhum. J'ai cru que le moment était bon pour briser encore un peu plus la glace et j'ai sorti de mon sac la princesse javanaise que je leur avais achetée à Amsterdam.

Grace et Marguerite se sont montrées très admiratives devant cette marionnette habillée en sarong qui figure dans le « théâtre d'ombres » javanais, le *wayang golek*.



Spécifique à l'île de Java, ce *wayang golek* utilise des marionnettes à tige et met essentiellement en scène des récits tirés du *Mahabharata* et du *Ramayana*, mais également des récits épiques ou satiriques d'influence islamique.

J'étais loin de me douter que, bien plus tard, je finirais ma vie dans cette même île de Java.

Après les politesses d'usage, j'ai démarré l'entretien. J'ai commencé par lui demander si, selon elle, le temps est une illusion.

Et elle m'avait déjà fait observer, avant le début de l'entretien, lorsque je lui avais dit mon étonnement devant la rapidité des moyens de transport qui m'avaient déposé là, devant elle :

« Eh oui, vous êtes ici en quelque sorte *artificiellement* ».

En effet, si j'étais venu en bateau, cela m'aurait pris, selon les époques, des semaines, voire des mois. Je me suis dit : l'espace est donc, lui aussi, en quelque sorte une illusion.

Admirable vision du vide qui faisait que la tête me tournait un peu. Si tout cela était vraiment une illusion, Yourcenar en était sûrement l'une des illusionnistes.

[...] Une des choses les plus curieuses, quand on commence à devenir plus âgé et qu'on a un assez long laps de temps derrière soi, c'est l'extraordinaire rapidité des changements : la façon dont les personnes qui semblent importantes, et qui le sont, puisqu'elles s'emploient depuis longtemps à provoquer tout le mal possible, apparaissent moins fortes que cette marionnette entre mes mains. [...] Nous ne les voyons pas défiler devant nous, mais fuir devant nous et, après avoir accaparé le devant de la scène, l'instant d'après ils ne sont plus là. »

(« Je n'ai pas d'opinion sur moi » (22 juin 1979), repris dans *Marguerite Yourcenar, Portrait d'une voix*, Maurice DELCROIX éd., Paris, Gallimard, 2002, p. 222)

Illusionniste, marionnettiste, Marguerite Yourcenar ? Je ne suis pas sûr que ces mots conviennent vraiment. Après tout, elle ne faisait que contempler cet état de choses, ce flux d'énergie universel. Mais est-ce qu'elle ne se prenait pas un peu trop à son rôle de vieux sage, de visionnaire ?

Une fois l'entretien terminé, j'ai pris une photo de Madame sur sa véranda et elle a pris des poses assez coquettes. Le taxi est arrivé et j'ai pris encore quelques photos avant d'y monter : sur l'une d'elles on voit également surgir de derrière la voiture la tête de Grace. Puis, je suis parti en trombe pour attraper mon coucou.

\*

Petite Plaisance,  
Northeast Harbor  
Maine 04662, USA

5 octobre 1983

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu votre lettre concernant l'entretien – fort long – avec Monsieur Spoor<sup>9</sup>, qui vient d'avoir lieu... Je vous donnerai volontiers vingt minutes ou une demi-heure au plus pour le *VRIJ Netherland* [sic] si vous le désirez. Le moment sera à choisir sur place. J'imagine que ces jours vont être encombrés.

Je suis restée sceptique quant à vos informations sur Alexandra David-Neel<sup>10</sup>. Je ne l'ai pas connue, mais j'ai connu beaucoup de ses amis – elle fabulait peut-être, mais était aussi véridique jusqu'à la rudesse, une rudesse d'ailleurs royale. Si elle a, comme elle l'a dit, et comme il me semble infiniment probable qu'elle l'ait fait, voyagé dans les lieux qu'elle a décrits, elle demeure ce que nous savions qu'elle était, l'admirable chroniqueuse d'un grand voyage du corps et de l'esprit.

Si elle a inventé tout cela, elle accède alors à la catégorie du grand visionnaire-romancier, qui se crée un monde. Dans les deux cas, tout est fort bien.

Reste qu'elle a su intéresser au Tibet des douzaines d'esprits fort solides qui ne s'en seraient occupé s'ils ne l'avaient lue, et qui ont continué l'investigation au départ de données qu'ils tenaient d'elle.

Jerry ne m'a jamais laissé lire votre article sur moi<sup>11</sup>, qu'il jugeait trop flamboyant ou trop voyant pour mon goût. Comme je

---

<sup>9</sup> André Spoor (1931-2012) a été rédacteur en chef du *NRC-Handelsblad* (de 1970 à 1983) et de l'hebdomadaire *Elsevier* (de 1986 à 1988).

<sup>10</sup> Alexandra David-Néel (1868-1969), chanteuse à l'opéra, bouddhiste, orientaliste et grande voyageuse, en Inde, au Tibet, au Japon, en Chine..., auteur de nombreux ouvrages sur le bouddhisme, le mysticisme, le Tibet... Selon Jeanne DENYS, *A. David Neel au Tibet (une supercherie dévoilée)*, Paris, La Pensée Universelle, 1972, Alexandra David-Néel ne serait jamais allée réellement à Lhassa, information que Léo Gillet a communiquée à Marguerite Yourcenar.

<sup>11</sup> Article de Sébastien Bondy (pseudonyme de Léo Gillet) intitulé « Monsieur Wilson », paru en néerlandais dans le *NRC-Handelsblad* du 9 janvier 1981.

*Madame Yourcenar, je présume...*

lis rarement ce qu'on écrit sur moi, j'ai accepté sans plus son jugement, qui est généralement fort sûr.

Je n'oublie pas notre agréable promenade nocturne dans Amsterdam. Votre princesse-sorcière javanaise est toujours dans la chambre d'amis.

Bien sympathiquement,  
Marguerite Yourcenar

\*

C'est à plusieurs reprises que Yourcenar au cours des dix dernières années de sa vie est venue à Amsterdam : en fait, elle aimait bien, en venant des États-Unis, commencer ses voyages avec Grace, puis après avec Jerry par la capitale des Pays-Bas. Elle a dit aussi pourquoi : cette ville était pour elle un lieu de mémoire qu'elle aimait particulièrement à revisiter.

Deuxième raison, sans doute presque aussi importante que cette première : Johan Polak, son éditeur hollandais, y habitait et elle avait pour cet homme qui avait 25 ans de moins qu'elle, mais qui était un latiniste accompli, des sentiments qui dépassaient la simple sympathie.

Nous sommes fin novembre 1980. Après le séjour d'un mois en Angleterre, Yourcenar vient aux Pays-Bas, en compagnie de Jerry Wilson. Ils sont rentrés d'une courte visite et je vais les voir à leur hôtel. Ils ont envie de dîner dehors et je les emmène dans un restaurant chinois sur le Rokin<sup>12</sup>.

La conversation que nous avons en mangeant n'est pas un entretien pour un journal et nous parlons à bâtons rompus. C'est-à-dire que Yourcenar et moi nous échangeons des propos, Jerry restant comme d'habitude plutôt silencieux. Yourcenar me pose quelques questions sur ma vie personnelle et moi, dans mon désir de jeune homme de tout comprendre, je lui pose des questions d'ordre intellectuel.

Je lui parle de Jean Grenier, un auteur que j'ai connu également à l'âge de 17 ans et dont je m'étais occupé aussi pendant mes

---

<sup>12</sup> Ancien canal d'Amsterdam, comblé et devenu l'une des artères les plus fréquentées de la ville.

études. Yourcenar connaît bien le fils de cet auteur, Alain, qui a été consul de France à Boston.

« Vous avez lu *L'Esprit du Tao* de Jean Grenier ? »

Question inutile : Yourcenar a tout lu. Elle n'a pas seulement tout lu, elle a aussi eu amplement le temps de comprendre ce que tout cela veut dire dans la réalité de la vie quotidienne.

« Oui, je l'ai lu ».

« Et le *wou-wei*, que Grenier définit comme non-agir à base d'inconscience ? Vous seriez d'accord avec cette définition ? »

« Oui, plus ou moins. Mais toute définition a ses défauts, voire ses vices cachés. Il ne faudrait pas trop s'y accrocher. Et puis les Chinois étant, avec les Indiens, l'autre moitié de l'humanité, ils ont une manière de voir le monde un peu différente de la nôtre ».

Et après un moment de silence, elle ajoute :

« Vous savez, il y a un mot de Bismarck que j'aime bien, lui qui n'était pourtant pas un quiétiste : On ne commande pas aux flots de la mer, il faut se laisser porter par eux ».

Je ne me souviens plus mot pour mot de tout ce que nous nous sommes dit ce soir-là, mais il y a encore une réponse de Yourcenar qui émerge de mes souvenirs, comme le sommet, clair et lointain, d'une montagne au-dessus des nuées.

Nous avons abordé le sujet de la controverse entre les bouddhistes de l'Inde (partisans du gradualisme) et de la Chine (adeptes du subitisme)<sup>13</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, telle que la représente Paul Demiéville dans *Le Concile de Lhassa*<sup>14</sup>. J'ai demandé :

---

<sup>13</sup> À propos de la notion d'éveil, les écoles spirituelles et philosophiques chinoises connaissent un très ancien débat pour tenter de déterminer si une personne peut parvenir à faire l'expérience d'une illumination permettant le dévoilement d'une conscience plus haute de façon subite ou bien si cela exige un cheminement graduel impliquant une certaine pédagogie de l'éveil.

<sup>14</sup> Marguerite Yourcenar possédait cet ouvrage dans sa bibliothèque (n° 2887 de l'*Inventaire...* établi par Yvon BERNIER), de même que trois autres textes de Paul Demiéville.

« Vous croyez qu'elle existe réellement, cette voie directe, située au-delà des causes et des effets et défendue par les Chinois ? »

Et elle :

« Oui, je crois qu'elle existe. La délivrance vous tombe dessus comme une grâce. C'est l'auto-libération spontanée des passions et non leur lente transformation comme dans le tantrisme. Elle peut vous tomber dessus au moment où l'on s'y attend le moins, n'importe quelle sensation peut la déclencher : tout aussi bien le murmure d'un ruisseau que la sirène d'une ambulance ».

Lorsque j'ai rapporté cette conversation quelques jours plus tard à Johan, il m'a dit que Yourcenar m'avait trouvé ce soir-là l'air bien soucieux. Il est vrai que ces jours-là j'étais aux prises avec des difficultés imprévues à mon travail à la fac. Yourcenar avait dû lire ces sombres pensées parasites sur mon visage et s'en était ouverte à Polak.

\*

Nous sommes en janvier 1981 : le 22 janvier Marguerite Yourcenar prononce son discours de réception à l'Académie française. Elle nous a invités, Johan et moi, à participer à un dîner donné en son honneur par l'ambassadeur américain à l'Ambassade des États-Unis à Paris.

Nous sommes descendus à l'Hôtel Plaza Athénée et nous avons pris un taxi pour l'ambassade située à côté de l'Élysée. Dans le hall il y avait une maquette de la table avec des cartes qui portaient le nom des invités : Polak était assis à côté de Yourcenar et moi j'ai été placé à côté de Mme Dimaras, la veuve de l'helléniste avec qui l'écrivain avait fait dans le temps sa traduction des poèmes de Cavafy.

Je n'avais pas et je n'ai toujours pas l'habitude de dîner dans des ambassades et j'étais plutôt impressionné par les lieux. On a d'abord servi aux convives un cocktail dans un salon attenant, puis on est passé à table.

Tout le long du dîner je me suis efforcé d'animer la conversation avec Mme Dimaras, car Pierre Nora<sup>15</sup> qui se trouvait à ma gauche n'a pas daigné m'adresser une seule parole. Heureusement, j'avais de quoi alimenter le dialogue avec la veuve du professeur : mes séjours en Grèce du temps des colonels, mon amitié avec Yannis Tsarouchis<sup>16</sup>, la façon très originale (et parfois fautive) dont Yourcenar avait traduit en prose les poèmes de Cavafy.

Puisque Yourcenar suivait un régime végétarien, on n'a pas servi comme plat de résistance de la viande, mais des beignets de poisson et pour le dessert une délicieuse charlotte aux poires. Dans chaque coin de la salle à manger se tenait un jeune serveur prêt à accourir sur un simple hochement de tête de chaque convive.

Les beignets de poisson m'avaient paru quelconques, mais la charlotte me faisait envie. Bien entendu, on n'est pas censé s'empiffrer pendant des dîners d'ambassade et d'ailleurs la conversation à entretenir vous empêche de vous laisser aller à ce péché mignon.

Au dessert, l'ambassadeur Hartman<sup>17</sup> a fait tinter son verre avec une cuillère et s'est levé pour porter un toast à la nouvelle académicienne, puis Yourcenar a répondu pour le remercier.

Avant ces deux petits speeches, j'avais vu moyen de faire signe à l'un des jeunes serveurs pour une deuxième portion de charlotte et lorsque l'écrivain avait dit son dernier mot, je m'étais repenché sur mon assiette, sans hélas remarquer que les autres convives n'avaient point repris leur couvert. Puis, j'ai entendu la voix de l'ambassadeur rompre le silence général :

« Je vois que vous aimez beaucoup la charlotte aux poires, Monsieur Gillet ».

Tout le monde a ri, tandis que je rougissais jusqu'au blanc des yeux. Après le café et le cognac, Johan et moi, nous avons regagné

---

<sup>15</sup> Pierre Nora (1931-), historien, membre de l'Académie française depuis 2001, créateur et directeur de collections aux éditions Gallimard.

<sup>16</sup> Yannis Tsarouchis (1910-1989), peintre grec.

<sup>17</sup> Arthur Hartman (1926-2015), ambassadeur des États-Unis en France, puis en URSS.

notre hôtel. Le lendemain, nous avons encore fait une brève visite de politesse, rue Pavée, où Yourcenar et Jerry logeaient chez Maurice Dumay<sup>18</sup>, puis nous avons repris le train pour Amsterdam.

\*

Nous sommes fin novembre 1983. Marguerite Yourcenar est venue à Amsterdam pour recevoir le Prix Érasme. Elle n'est pas la seule lauréate, elle partage ce prix avec trois autres messieurs : Raymond Aron<sup>19</sup>, un philosophe, historien et journaliste français, Sir Isaiah Berlin<sup>20</sup>, un philosophe politique et historien des idées sociales et politiques, d'origine lettonne et Leszek Kołakowski<sup>21</sup>, un philosophe, historien des idées et essayiste polonais.

Cette année-là le Prix Érasme a été attribué à quatre lauréats, au lieu d'un seul comme d'habitude, parce qu'en 1983 on célébrait le 25<sup>e</sup> anniversaire de la Fondation du Prix, son objectif étant de renforcer la position des arts, des sciences sociales et des sciences humaines. Elle s'inspire des idées d'Érasme, dont elle tire son nom, ainsi que des traditions culturelles européennes en général.

Est-ce un hasard si Yourcenar est la seule femme parmi eux ? Et le seul lauréat à ne pas être d'origine juive ? Polak n'a pas manqué de le remarquer, lorsqu'il lui écrit en commentant l'attribution du Prix :

You will share the prize with Kolakowski, Berlin and Aron. These men are all beyond any doubt, and they are, by pure accident, I hope, all Jews ! About Raymond Aron and his dispute with Jean

---

<sup>18</sup> Maurice Dumay, réalisateur de télévision et ami de Jerry Wilson ; il était venu à Petite Plaisance en 1978 pour y tourner un documentaire.

<sup>19</sup> Raymond Aron (1905-1983), philosophe, historien, journaliste, professeur au Collège de France ; célèbre, en particulier, pour ses divergences de vue avec Jean-Paul Sartre.

<sup>20</sup> Isaiah Berlin (1909-1997), philosophe politique soucieux de replacer les idées philosophiques dans leur contexte politique, mais réfutant le matérialisme historique marxiste.

<sup>21</sup> Leszek Kołakowski (1927-2009), auteur, entre autres, d'une *Histoire du marxisme* ; il considère que la mise en pratique du marxisme débouche inéluctablement sur le stalinisme.

Paul Sartre you will know more than I do. The historian Isaiah Berlin will be more than a name for you. The critical marxist Kolakowski had to leave his country Poland, where the Jew-hate is still endemic and sometimes virulent...<sup>22</sup>

À cette occasion Polak avait organisé pour Yourcenar un petit dîner intime avec quelques amis, les traductrices néerlandaises de l'écrivain et les collaborateurs de la maison d'édition située au 608 du Keizersgracht.

Elle était descendue cette fois-là non pas à l'Hôtel de l'Europe, mais au Grand Hôtel Krasnapolsky, qui se trouve face au Palais Royal sur la place du Dam, lieu dont Amsterdam tire son nom : le barrage sur le fleuve Amstel.

C'est Polak qui avait fait et payé la réservation pour elle : parce que l'Hôtel de l'Europe n'avait plus de suite assez belle à ses yeux, tandis que le Grand Hôtel Krasnapolsky, un peu plus grand que le premier, pouvait encore lui offrir un appartement confortable.

Elle vient d'avoir un grave accident de voiture au Kenya et on a commandé une chaise roulante pour sa descente d'avion. Nous sommes debout derrière la paroi en verre qui sépare le hall des arrivées des tapis à bagages. Et lorsqu'elle apparaît en haut des quelques marches menant au carrousel en question, Johan, la voix enrouée par l'émotion, me chuchote à l'oreille :

« Voilà le plus grand écrivain du vingtième siècle qui arrive... »

Dans le lobby de l'hôtel se trouvent déjà un certain nombre de personnalités qui sont venues pour rendre hommage à Madame et surtout pour lui réclamer des droits de traduction, des signatures et des interviews : la horde habituelle des courtisans littéraires qui se pressent autour de l'étoile du soir.

---

<sup>22</sup> Extrait d'une lettre en anglais de Johan Polak à Marguerite Yourcenar datée du 21 juillet 1983 : « Vous partagerez le Prix avec Kolakowski, Berlin et Aron. Ces hommes sont tous au-dessus de tout soupçon, et ils sont, purement par hasard, j'espère, tous Juifs ! Sur Raymond Aron et son désaccord avec Sartre, vous en saurez plus que moi. L'historien Isaiah Berlin sera plus qu'un simple nom pour vous. Le marxiste critique Kolakowski a dû quitter son pays, la Pologne, où l'antisémitisme est toujours endémique et parfois virulent ... ».

Et Madame joue très bien son rôle d'altesse des Lettres, qui observe ce manège avec une fraîche aversion exacerbée par le décalage horaire. Jerry suit, morose et taciturne comme à l'accoutumée.

Nous sommes donc réunis dans la maison de Polak à attendre l'arrivée de Marguerite et de Jerry venant de leur hôtel. Le cœur battant, nous écoutons le vent d'hiver se déchaîner, comme dans les chansons néerlandaises qui annoncent la venue de Saint-Nicolas.

Alors des pas résonnent sur les dalles de marbre de la maison : nous nous levons, lorsque les trois silhouettes apparaissent dans l'embrasement de la porte du grand salon.

Au bras de son éditeur se tient la Pythie du Maine vêtue de traînes et de plis noirs, un bracelet antique à chaque poignet et au revers la rosette de la Légion d'honneur. Derrière elle marche un jeune homme en costume bleu foncé, les cheveux en brosse et portant lui aussi une espèce de rosette, mais à l'oreille : Monsieur Wilson.

À peine assise, l'écrivain se penche vers son éditeur, qui se lève pour téléphoner chez un médecin : elle souffre d'une entorse à la clavicule. Puis l'écrivain s'adresse à la fine fleur des rédacteurs et au chœur des traductrices. Elle parle à la compagnie en langue anglaise, sans qu'on puisse savoir si elle prononce les mots avec un fort accent français ou l'inverse.

Inquiète, l'assistance s'enquiert de sa santé, mais elle les rassure, en minimisant le petit problème de clavicule.

L'un des convives aborde alors un autre sujet de conversation : Madame a passé quelques mois au Kenya, a-t-elle trouvé les paysages africains « excitants » ?

« Oh, first of all I never get excited by anything. And then, I was never a great mountain climber. Most of the time I have seen of African landscapes what you can see through the window of a hospital room... »<sup>23</sup>, dit-elle pleine de malice.

---

<sup>23</sup> « Tout d'abord, je ne suis pas femme à trouver quelque chose excitant. Et ensuite, je n'ai jamais été une grande alpiniste. La plupart du temps, je n'ai vu des

« But you still look so incredibly young! »<sup>24</sup>, s'écrie son éditeur pour sauver la situation.

Lorsque la conversation s'étire l'écrivain demande si l'on donne en ville une pièce de théâtre, un opéra ou un ballet qui vaille la peine d'être vu. Les convives réfléchissent et discutent entre eux de plusieurs sorties possibles, quand soudain elle se rappelle le Quartier Rouge qui s'étend juste derrière son hôtel.

Elle en a entendu parler, mais elle ne s'y est jamais encore aventurée. Elle aimerait voir ce quartier des filles. Pourrait-on s'y promener un peu ?

Je suis tiré de ma rêverie par la voix de Johan qui s'inquiète : qu'une telle promenade ne serait pas sans danger, car ce quartier n'est pas seulement celui des prostituées, mais également des drogués et de la mafia chinoise. Qu'elle devrait faire très attention à ne pas être volée. Si pourtant elle y tient, elle pourrait le faire en compagnie de deux hommes, Monsieur Wilson et... Léo. Comme cela elle serait en parfaite sécurité.

Heureusement j'avais quelques moments libres pour donner suite à cette idée. Rendez-vous est pris. Chose dite, chose faite.

\*

Le lendemain soir je retrouve l'écrivain et Monsieur Wilson dans le hall du Grand Hôtel. Cette fois-ci elle est emmitouflée de gris : une cape jetée sur les épaules et, sur les cheveux, un foulard. Jerry arbore ce soir-là une veste à carreaux et... sourit.

Dans les ruelles sombres au pavé mouillé, Marguerite s'étonne de toutes ces fenêtres illuminées derrière lesquelles on peut voir des plantes d'intérieur et des animaux domestiques et elle veut savoir qui habite là. Bientôt nous marchons le long des quais étroits et luisants de lumière rouge où des hommes obscurs et parfois éméchés traînent la savate.

---

paysages africains que ce qu'on peut voir depuis la fenêtre d'une chambre d'hôpital... »

<sup>24</sup> « Mais, vous paraissez encore si incroyablement jeune ! »

Marguerite regarde avec intérêt les vitrines où sont exposées ces jeunes femmes et les mains posées sur ses hanches, elle s'arrête parfois un instant devant l'une d'elles pour lancer :

« Comme elle est jeune et jolie ! »

Et un peu plus loin :

« On dirait un salon de coiffure ! »

Elle s'étonne de l'exiguïté des chambres et elle se montre amusée lorsqu'à l'entrée d'un client on tire le rideau.

Je vois que Jerry guide affectueusement ses pas : tantôt lui passant le bras par-dessus l'épaule, tantôt le lui offrant pour la protéger d'une voiture qui passe ou pour éviter qu'elle ne trébuche sur un bord du trottoir.

Après avoir marché un bon moment, nous sortons du Quartier Rouge pour aller boire quelque chose de chaud dans un café que je choisis un peu au hasard dans une petite rue plus tranquille de l'autre côté du Dam, en vérifiant que l'établissement ne soit ni trop enfumé, ni trop bruyant. Et ce n'est qu'après coup que je me rends compte que nous sommes entrés au... *Café Belgique* qui vend des bières belges recommandées en français.

À l'intérieur du café ne se trouvent que quelques vieux, très occupés à lever le coude. Derrière le zinc se tient la patronne, avec son caquet maternel et enjouée :

« Allez, sans blague, on va remettre ça, mes enfants ! »

Au-dessus du zinc, sur un rayon, se trouvent plusieurs piles de casquettes de marin, comme si les mousses qui sont entrés ici n'avaient plus jamais retrouvé la sortie.

Nous décidons de boire un genièvre. Après un premier verre, la patronne se dirige vers moi, en me demandant :

« Qu'est-ce que je t'offre à boire d'autre, mon chéri ? »

Je n'ai nulle envie qu'on nous pousse à la consommation et surtout pas qu'on vienne interrompre notre conversation avec des balivernes. Lorsque la patronne nous entend parler en français, elle désigne d'un coup de menton l'écrivain :

« C'est ta mémé de Paris ? »

Pour qu'elle me laisse en paix, j'acquiesce en silence : oui, et Jerry est mon cousin.

Yourcenar observe, attendrie, la patronne s'occuper de ses clients imbibés. Une petite vieille ratatinée s'approche de nous, rigole comme une fillette au beau milieu d'un hoquet et lève son verre devant Yourcenar, en chantant :

« Everybody loves somebody sometimes ! »<sup>25</sup>

L'écrivain accueille cette sérénade avec un sourire poli sur les lèvres, tandis que Jerry et moi, nous échangeons un regard complice.

De retour à l'hôtel, juste avant de prendre l'ascenseur, Yourcenar me pose une dernière question : et où se passe la prostitution *masculine* dans cette ville ?

\*

Imaginons une rencontre entre Marguerite (36 ans) et Johan (11 ans) en 1939 dans la capitale des Pays-Bas, au moment où elle s'apprêterait à prendre le bateau pour les États-Unis non pas à Bordeaux, mais dans le port d'Amsterdam. Il n'y a dans cette fantaisie qu'un seul lieu pensable pour une telle mythique rencontre et c'est le salon de thé de la Brasserie Heck, située sur le Rembrandtplein.

---

<sup>25</sup> « Tout le monde aime quelqu'un un jour », chanson composée en 1947 par Sam Coslow, Irving Taylor et Ken Lane, rendue célèbre surtout par l'interprétation de Dean Martin en 1964.



À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle le célèbre Café des Mille-Colonnes, inspiré par son homonyme parisien de la rue de la Gaîté, était situé sur le Rembrandtplein, aux numéros 11-15. Dans cette Brasserie qui a ouvert ses portes à partir de 1923, lorsque la vie de nuit de la capitale se mettait à l'heure américaine, l'animation était assurée par un grand orchestre et des chanteurs populaires. Entre 1966 et 1986, il y avait là le cinéma « Rembrandtpleintheater ». Depuis 1987, l'endroit offre un espace à la boîte de nuit « *Escape* ».

« Dans mon enfance, pour ma première sortie, on m'a amené chez Heck's et on m'a offert un morceau de gâteau moka, que je n'aimais pas, j'avais horreur du moka », me racontait Johan.

« Dans cet établissement ma tante Henriette avait l'habitude de couper au couteau les bonbons au chocolat en deux ou en quatre morceaux avant de me les donner, et j'ai bien vite copié et gardé toute ma vie cette pratique parcimonieuse si bien assortie à mes jeunes lectures stoïques ».

C'était sans doute sa jeune tante Henriette qui sortait Johan le plus souvent pour ces petites excursions proustiennes, la même tante que des années plus tard Johan à son tour va « sortir » à Paris, lorsqu'il se rendra dans la Ville Lumière à l'occasion d'un séminaire

organisé par la revue *European Judaism* dont Polak était l'un des financiers.

Il y a le hasard des prénoms aussi. L'oncle de Johan s'appelait Leo Polak (1880-1941) et il fut juriste et philosophe. Tout comme Léo Belmonte dans *Un homme obscur*. Et la mère de Johan s'appelait Sara Schwarz, tout comme la jeune fille de musico, compagne de quelques nuits de Nathanaël au début du même roman.

But what's in a name ?<sup>26</sup> Toutes ces coïncidences relevant sans doute du pur hasard.

Dans le Heck's Marguerite se serait assise à la table d'à côté de la tante et de son petit-neveu et elle aurait engagé une conversation avec la jolie Henriette, flanquée de ce garçon si bien élevé et sérieux, crinière noire et yeux bleus, chaussé de lunettes, et qui repousserait sa pâtisserie pour se replonger dans son livre.

On peut s'imaginer le dialogue qui se serait tramé entre Yourcenar (qui a publié *Alexis* dix ans plus tôt) et Mlle Schwarz, jeune infirmière que la famille veut travailleuse, malgré l'immense fortune familiale que les Polak & Schwarz ont faite dans le domaine des essences aromatiques. Tout comme Johan lui-même, plus tard au cours des années cinquante, qui après ses études de Lettres classiques, deviendra professeur de Latin au Lycée d'Amsterdam.

Le petit Johan vient de perdre son père, comme Yourcenar dix ans plus tôt. Marguerite est sans famille et « orpheline », non pas seulement de son père, mais de Jeanne de Vietinghoff aussi. Et lui, le petit garçon juif prématurément érudit, est encore bien ancré dans sa famille des Polak & Schwarz, mais pour combien de temps encore, avec toutes ces tempêtes européennes qui se profilent à l'horizon ?

On peut rêver d'un revirement de l'histoire où Marguerite raterait son dernier bateau pour l'Amérique à cause de ce petit garçon juif. Je ne pousserai pas plus loin cette fantaisie : à chacun de la développer à sa guise.

Mais regardez un instant cette photo<sup>27</sup> où toute la famille, portant déjà l'étoile jaune, se présente à l'entrée du camp nazi de

---

<sup>26</sup> « Mais, qu'est-ce qu'il y a dans un nom ? »

Westerbork, dans le nord-est des Pays-Bas, un camp de transition pour les camps de la mort en Allemagne et en Pologne, tout comme Drancy l'était pour Paris.



« Et comment vous avez quand même tous échappés à la Shoa ? », ai-je demandé, lorsque, jeune étudiant, je venais voir Johan le soir dans sa mansarde sous les toits de la grande maison de canal sur le Keizersgracht.

Même si Johan n'aimait pas s'étendre sur cette question un peu pénible, Yourcenar n'ignorait sans doute pas la chance inouïe qu'a eue la famille Polak & Schwarz, car dans un premier temps au début de l'Occupation les Juifs très aisés des Pays-Bas pouvaient encore échapper aux chambres à gaz en soudoyant la Gestapo.

C'est pourquoi je trouve hautement symbolique aussi que maintenant cet ancien lieu de prédilection sur le Rembrandtplein, devenu un disco dans le vent, s'appelle de nos jours *Escape*.

---

<sup>27</sup> Les membres de la famille Schwarz, razzia du 26 mai 1943 : Sara Polak-Schwarz (la mère de Johan) avec chapeau ; Henriette Polak-Schwarz (la tante de Johan) idem ; et sa fille Ans, en uniforme d'infirmière ; derrière Henriette, on voit Rob Polak et derrière Ans se tient Johan Polak (source : Jacques Presser, « *Ondergang* »).

Johan s'est souvent plaint devant moi du refus obstiné de sa mère de quitter les Pays-Bas pour les États-Unis lorsqu'il était encore temps, c'est-à-dire, avant que les nazis occupent leur petit voisin hollandais. Son père, un haut employé municipal, est décédé en 1939, une année avant l'invasion nazie, lorsque Johan avait onze ans. « Ô combien de fois, après la mort de mon père, je n'ai pas supplié ma mère d'émigrer aux États-Unis, à New York ou en Californie, ou nous avions de la famille », m'a dit un soir Johan, « mais elle n'a jamais voulu se rendre à mes arguments, en disant que les Allemands n'auraient pas le toupet d'envahir le Royaume des Pays-Bas et en ajoutant que là-bas, en Amérique, il n'y avait sûrement pas de bonnes écoles pour mon frère et moi... ».

Yourcenar, elle, après la mort de son père, a pu sur invitation de Grace attraper à Bordeaux le dernier bateau pour la « Nouvelle Amsterdam ».

\*

Nous sommes en avril 1986. Marguerite Yourcenar est venue pour une tantième fois passer quelques jours à Amsterdam.

Était-ce son dernier voyage ? On la vit débarquer dans le hall de l'aéroport en chaise roulante, poussée par son infirmière. Depuis quelques années, elle avait pris l'habitude de commencer ses voyages en Europe par les Pays-Bas comme pour se rapprocher de ses origines, descendre sur Paris plutôt que d'y monter, y arriver par le Nord.

Elle n'était déjà plus accompagnée par Jerry Wilson, mort quelques mois plus tôt. Elle avait l'air un peu orpheline. L'infirmière sortait de temps à autre un petit flacon en argent pour la désaltérer.

L'entretien eut lieu à la Maison Descartes de l'Institut Français d'Amsterdam. Elle en avait accepté malgré tout l'idée, qui ne devait plus l'amuser tant que cela. La salle était comble et pourtant tout ce monde n'avait été averti qu'au tout dernier moment.

Jean Galard, qui dirigeait la Maison, ne se perdit point en préambules. Une heure et demie plus tard, lorsque tout fut fini,

Yourcenar me fit en aparté ce commentaire : « C'était moins mauvais que je pensais que ce serait... »<sup>28</sup>.

Venant de Madame j'ai cru pouvoir prendre cette remarque plus ou moins comme un compliment.

Quoi qu'il en soit, Johan m'avait conjuré de ne pas trop fatiguer l'écrivain sur cette estrade. Ce n'est que des années après, en lisant sa correspondance avec Yourcenar, que j'ai appris un ou deux détails concernant les sentiments de mon ami éditeur à cette occasion.

Voici ce qu'il écrit le 17 mai 1986 à sa « Très chère et vénérée Madame Yourcenar » :

[...] I was there at your conference in Maison Descartes, april 26, 1986. I enjoyed it very much, but thought it too much for you. As my friend Leo was next to you the center, I kept myself completely behind and did not dare to bother you afterwards. At first Leo Gillet suggested that I should speak some words for introduction, but I refused more or less, knowing his peacock vanity and his wish to stay in the centre. As you know I love Leo from all my heart, we are already friends from his seventeenth, and sometimes we were lovers too, but I am not blind for some of his glaring faults. And just therefore I thought it better to vanish that day, for saying it in french "rester dans l'ombre", "m'effacer"... Please forgive me this, I am fond of Leo Gillet and I should not like to say one word against him, but I have to excuse myself being invisible for you on that memorable day ! Do you think we could meet in Paris during the days 4 till 10 June ? I shall gladly come there and make a reservation for train and hotel. Than certainly Rik<sup>29</sup> will accompany me ! [...]<sup>30</sup>

---

<sup>28</sup> Voir *NRF*, avril 1995, n° 507, p. 50-74.

<sup>29</sup> Rik van Dam, amant et fils adoptif de Johan Polak.

<sup>30</sup> «[...] J'étais présent à votre conférence à la Maison Descartes, le 26 avril 1986. Je l'ai beaucoup appréciée, mais j'ai pensé que c'était trop pour vous. Comme mon ami Léo était près de vous au centre, je me suis tenu complètement en retrait et n'ai pas osé vous importuner ensuite. D'abord Léo Gillet a suggéré que je pourrais dire quelques mots d'introduction, mais j'ai refusé plus ou moins, connaissant sa vanité de paon et son désir de demeurer le centre. Comme vous le savez, j'aime Léo de tout mon cœur, nous sommes amis depuis ses dix-sept ans, et

À bon entendeur, salut. Pour un ami ou un amant qui adore poser en père, voire en grand-père, voilà des excuses pour le moins un peu alambiquées. Un père ne parle pas ainsi de ses fils, même absents. C'est l'hôpital qui se moque de la charité. Mais ne vaut-il pas mieux prendre le parti d'en rire ?

Quelques jours après cet entretien j'allais devoir avaler encore une autre petite couleuvre, de nouveau de la part de Madame.

Je lui avais écrit une lettre de condoléances après la mort de Jerry. Lorsque je me trouve seul avec elle dans le hall de l'hôtel (les traducteurs et les journalistes s'étant tous éclipsés comme par un coup de baguette magique), elle se tourne soudain vers moi, en me disant :

« Cette lettre que vous m'avez écrite après la mort de Jerry Wilson, elle n'était quand même pas tout à fait sincère. Après tout, vous ne l'avez pas si bien connu, Jerry. Sa mort n'a pas pu vous bouleverser à ce point... »

Là encore j'ai rougi et j'ai répondu, d'abord en bredouillant légèrement, puis en me reprenant :

« Mais Madame... il est vrai que... je n'ai pas connu Jerry... intimement. Pourtant de très bons amis à moi à Amsterdam ou à New York sont morts du sida avant Jerry. Je n'avais aucun mal à me mettre à sa place, ni à la vôtre d'ailleurs. Cette maladie foudroyante, fauchant nos proches dans la fleur de l'âge, a été vécue par nous tous, patients et survivants confondus, comme étant très douloureuse. Mais si vous avez cru que ma lettre a manqué de retenue, je vous prie de me pardonner ».

---

nous avons été parfois aussi amants, mais je ne suis pas aveugle pour certains de ses défauts évidents. Et c'est pourquoi je pensais qu'il était préférable ce jour-là de disparaître, ou, pour le dire en français, de "rester dans l'ombre", de "m'effacer"... S'il vous plaît, oubliez cela, j'aime beaucoup Léo Gillet et je ne voudrais pas dire un mot contre lui, mais je dois m'excuser d'avoir été pour vous invisible en ce jour mémorable ! Pensez-vous que nous pourrions nous rencontrer à Paris dans la période du 4 au 10 juin ? C'est avec plaisir que j'irai et réserverai train et hôtel. Rik m'accompagnera certainement ! [...]

*Madame Yourcenar, je présume...*

Elle a vu mes yeux qui se sont embués et elle s'est rétractée avec beaucoup de chic :

« Dans ce cas-là, cher ami, j'accepte volontiers vos condoléances ».

\*

En novembre de cette même année 1986 Yourcenar est revenue pour une dernière fois à Amsterdam, sur invitation de la Fondation Érasme. Exceptionnellement, cette fois-là Johan n'avait pas pu venir l'accueillir à l'aéroport et s'en excuse dans une lettre du 31 octobre 1986 rédigée en français :

[...] De votre lettre je comprends que nous pourrions nous revoir le 10 novembre vers 7.00 heures du matin, venant avec le vol 642 KLM de New York. Monsieur Galard de l'Institut Français avait été mis au courant par son collègue de Chicago, ainsi que mon fidèle ami Léo Gillet qui m'a permis de vous écrire cette lettre en un français plus impeccable que je peux faire moi-même. M. Galard et Léo Gillet seront présents à l'aéroport pour vous recevoir.

J'ai honte de vous dire que ce matin-là une affaire urgente me retiendra à Leyde.

Je ferai néanmoins tout pour retourner à Amsterdam au courant de l'après-midi du 10 novembre, pour vous rencontrer à 19.00 heures précises dans votre hôtel et, si vous ne serez pas trop fatiguée, de dîner avec vous. Que votre repos, toutefois, passe avant tout !

Puisque vous resterez jusqu'au 20 novembre, l'occasion se présentera, j'espère, de vous voir plus d'une fois ! [...]

Polak avait-il donc quand même dans sa vie des affaires plus importantes que ses relations avec Marguerite Yourcenar ? Il faudrait conclure que oui. Sa maison d'édition<sup>31</sup> à ce moment-là avait déjà de graves problèmes financiers et il s'agissait tout simplement de la tenir à flot. Et comme dit un proverbe yiddish : « Le travail d'abord, la fiancée ensuite ».

---

<sup>31</sup> Athenaeum Polak & Van Gennep.

Les formules d'introduction que Polak emploie dans ses lettres à Yourcenar en disent long et on ignore si l'écrivain les jugeait un peu trop flamboyantes aussi, mais on en trouve toute une gamme où figurent les mots comme *Respectée* et *Vénérée*.

Il y a même un brouillon de lettre en néerlandais commençant par : *Lieve Mevrouw Yourcenar*, c'est-à-dire : *Madame Yourcenar Bien-Aimée*. Une formule qu'on n'utilise que dans un contexte familial, en s'adressant à sa mère, par exemple ou dans un contexte religieux, quand il est question de la Vierge Marie ou de son Fils Divin.

Quant à la formule d'introduction des dernières lettres que Yourcenar adresse à Polak, elle montre également un attachement grandissant : *Cher Ami*, puis *Mon cher Ami* et enfin *Dearest Johan*.

En fait, dans sa dernière lettre elle écrit *Johann* qui est la version allemande du nom, tout comme au début d'*Un homme obscur* elle appelle la Jodenbreestraat (Grande Rue des Juifs) où se trouve également la maison de Rembrandt : la *Judenstraat*, amalgame d'allemand et de néerlandais. Mais tant pis pour ceux qui ne sont jamais contents !

Polak et Yourcenar se sont sans doute vus plusieurs fois pendant ce dernier séjour de l'écrivain à Amsterdam et je suppose qu'elle a fait à cette occasion sa visite du vieux cimetière juif, un peu en dehors de la ville, en compagnie de Johan.

\*

Quoi qu'il en soit, je me souviens d'un déjeuner à trois à l'Hôtel de l'Europe : c'est la seule fois où j'ai vu Yourcenar très volubile et manifestement émue. Le principal sujet de conversation pendant ce frugal repas fut Jerry Wilson.

Polak et Yourcenar s'étaient déjà souvent entretenus au sujet du compagnon de voyage bien-aimé de l'écrivain, tant dans leur correspondance qu'au cours de leurs « téléphonages ». Johan était l'un des rares confidents de Yourcenar à ce sujet, sinon le seul. Mais cette fois-ci, elle a parlé en ma présence.

Johan, qui se disait volontiers aussi « un peu médecin », était très au courant de toute l'histoire médicale et sociale du sida et il suffit de lire la correspondance entre l'écrivain et son éditeur pour

se rendre compte des confidences de part et d'autre sur leurs compagnons respectifs : Jerry Wilson pour Yourcenar et Rik van Dam pour Polak.

C'est Johan aussi qui, le premier, a employé l'appellation « l'Ange de la Mort » au sujet de Daniel<sup>32</sup>, l'amant de Jerry qui est du dernier voyage en Inde en 1985.

Le 16 septembre 1985, Yourcenar écrit à Polak depuis Petite Plaisance :

[...] Je me propose de toute façon de venir en Hollande en fin octobre. Jerry qui va mieux a passé quelques jours ici et est en ce moment à Paris. Il viendra me chercher à Amsterdam pour me ramener à Paris si ce mieux continue. Bien entendu *seul*. Il a encore à Paris Daniel pour compagnon, bien qu'il lui fasse moins confiance qu'autrefois, et ceci m'inquiète autant que la maladie elle-même.

Je vous salue affectueusement.

Marguerite Yourcenar

Je lui ai cité, bien entendu sans donner votre nom, votre étonnante remarque sur l'Ange de la Mort. Il m'a répondu : "Je le sais".

Quant à Polak, lui aussi fait des confidences dans ses lettres à Yourcenar au sujet de son « Fils adoptif » Rik. L'écrivain et l'éditeur étaient donc faits pour s'entendre au sujet de leurs « enfants » et des soucis que ceux-ci leur occasionnaient.

\*

Je reviens à ce dernier déjeuner à l'Hôtel de l'Europe. Yourcenar y est quasi intarissable sur ce triste Noël 1984 passé en compagnie de Jerry et Daniel à Amsterdam, puis sur le voyage plus triste encore avec ces deux hommes en Inde, commencé le 1<sup>er</sup> janvier 1985 et interrompu au cours du mois mars : Bombay, puis

---

<sup>32</sup> Jeune homme rencontré par Jerry Wilson et devenu son amant : cf. Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar. Invention d'une vie*, Paris, Gallimard, 1990, p. 441-443.

New Delhi, ensuite le grand tour classique du Rajasthan, Agra et Fatehpur Sikri, de là à Gwalior dans le Madhya Pradesh, nouveau séjour à Jaipur au Rajasthan, et enfin le séjour à la station balnéaire de Goa, pour reprendre haleine.

Mais à Goa, ce n'est pas une fraîche petite brise marine qui attend les voyageurs, comme dans l'Île de Tessel<sup>33</sup>, mais des vapeurs mortelles et c'est bien « L'Ange de la Mort » qui conduit l'attelage.

Ce cher Johan n'avait pas cru si bien dire en parlant de « l'Ange de la Mort » : à mesure que le voyage avançait, Daniel devenait de plus en plus fou, raconte Yourcenar, et Jerry de plus en plus affaibli.

« Dans le grand hôtel à Goa, Daniel, accoutré d'un dhoti, s'est mis à quatre pattes pour traverser le hall et renifler le sol, en se fichant comme de l'an quarante à la fois des autres clients et du personnel. Sous l'influence de Daniel, Jerry avait peu à peu pris l'habitude de voler de l'argent liquide dans mon sac et parfois de... me battre. Mais à Goa, Jerry était alité la plupart du temps et j'ai dû faire venir un médecin pour l'examiner, supposant qu'il s'agissait d'une fièvre tropicale ».

Pauvre Marguerite ! Johan et moi, nous n'osions guère toucher à nos salades, en écoutant son récit.

Maintenant, trente ans plus tard, on sait que certains séropositifs peuvent adopter soudainement, même avant de se rendre compte de leur état, un comportement étrange ou fantasque qui fait qu'on les reconnaît à peine.

Mais Jerry semble loin d'avoir perdu toute son humanité, tandis que sous la figure plus mystérieuse du danseur Daniel on peut deviner ce que les psychologues appellent le « pervers narcissique ».

Les pervers narcissiques n'éprouvent aucun respect pour les autres, qu'ils considèrent comme des objets utiles à leurs besoins de pouvoir, d'autorité, ou servant leurs intérêts. Ils font des

---

<sup>33</sup> ou « Texel » : île néerlandaise.

promesses qu'ils ne tiendront pas, sachant que les promesses n'engagent que ceux qui y croient. Pris en flagrant délit de mensonge, ils sont capables de nier avec un aplomb hors du commun...

Tout cela, évidemment, sous bénéfice d'inventaire.

« Une nuit, Daniel avait complètement disparu, ce qui a beaucoup angoissé Jerry. À l'aube, un policier indien est venu à l'hôtel pour déclarer que Daniel avait été arrêté sur une plage nocturne loin de l'hôtel, passablement défoncé et en possession d'une quantité de drogues... »

Quiconque connaît un peu l'Inde sait que sur les plages de Goa, affectionnées par les gays du pays et d'ailleurs, ça fume beaucoup, mais Daniel avait manifestement dépassé les bornes.

« Il avait été séquestré par des petits flics de la place pour me faire chanter et me soutirer de grosses sommes d'argent et j'ai dû appeler au téléphone l'ambassadeur de France à Delhi pour que ce chantage cesse et qu'on libère Daniel ».

Yourcenar était tout essoufflée à la fin de son histoire et Johan a dû la calmer un peu. Puis, la conversation a pris un tour plus placide : Johan avait déjà offert par le passé à Yourcenar de faire venir Jerry à Amsterdam pour le faire traiter par des spécialistes néerlandais du sida, mais cette offre n'avait plus de sens, maintenant que Jerry était mort.

Il a offert à Yourcenar que son « fils adoptif » Rik accompagne désormais l'écrivain dans ses voyages, mais toute personne qui connaissait un peu Rik aurait compris que c'était là une offre aussi généreuse qu'insensée, car au moment décisif Rik aurait refusé et il en était de toute façon incapable : Yourcenar ne pouvait plus voyager qu'accompagnée d'une infirmière diplômée.

J'écoutais tout cela en silence, mais je n'en pensais pas moins. J'osais à peine m'imaginer ce qu'aurait donné un voyage au Maroc ou au Népal, ce que ferait Yourcenar avec un pied dans la tombe et avec Rik comme accompagnateur. Je voyais mal aussi Johan, qui au fond détestait voyager, volant au secours et de son « fils

adoptif » et de son auteur pour les tirer d'affaire à Marrakech ou à Katmandou.

\*

Dans une lettre datée du 17 août 1987, Polak écrit à Yourcenar :

[...] My foster grand-child, Lars, of whom I was very fond, left alas for Danemark, to study. Rik could not make a lasting relation with him, but they parted as very good friends, and I sincerely hope to see him often again. But as I am very weak and might not live perhaps for a long time, it was my dearest wish that Rik would have one lover and not so many one night-stands, but still my wish seems to no avail. Please keep it between us, I let you know more than everyone on the world [sic], being more or less your foster son! You have a busy schedule for the next month. Rik and I shall try to come to Maine in the first week of October. I leave it all to Stanley Crantson<sup>34</sup> to settle it with you ; in the first place take care that you will have as little concern as possible. I have to undergo surgical treatment in the last week of August. I have to keep an eye on Rik for the time to come, so I hope that God will help me to survive. [...] <sup>35</sup>

Dans cette avant-dernière lettre de Polak à Yourcenar, écrite jour pour jour quatre mois avant la mort de celle-ci, son ami et

---

<sup>34</sup> Ami de Jerry Wilson, devenu par la suite compagnon de voyage de Marguerite Yourcenar.

<sup>35</sup> [...] Mon petit-fils adoptif, Lars, que j'aimais beaucoup, est parti, hélas, pour ses études, au Danemark. Rik ne pouvait pas avoir une relation durable avec lui, mais ils se sont séparés en très bons termes, et j'espère sincèrement le revoir souvent. Mais comme je suis très faible et ne vivrai peut-être pas longtemps, mon souhait le plus cher était que Rik ait un amant et non des aventures d'un soir, mais mon souhait ne semble pas encore se réaliser. S'il vous plaît, gardez cela entre nous, je vous en dis plus qu'à personne au monde, étant plus ou moins votre fils adoptif ! Vous avez un calendrier très chargé pour le prochain mois. Rik et moi essaierons de venir dans le Maine dans la première semaine d'octobre. Je laisse à Stanley Crantson le soin de régler tout cela avec vous ; avant tout, prenez soin d'avoir aussi peu de tracas que possible. Je dois subir une intervention chirurgicale pendant la dernière semaine d'août. Pour le temps à venir, je dois garder un œil sur Rik, donc j'espère que Dieu m'aidera à survivre. [...]

éditeur néerlandais parle d'abord de son « fils adoptif » Rik et des soucis qu'il se fait au sujet des aventures d'une seule nuit ou les relations seulement très courtes avec d'autres jeunes hommes, en particulier avec un jeune homme danois.

À ses yeux Rik est incapable de nouer une relation de plus longue haleine et c'est cela qui attriste Johan. Après différentes opérations de nature cardiologiques et urologiques, Polak ne comprend que trop bien qu'il n'a pas la vie éternelle et qu'après sa mort (qu'il croit toujours imminente) Rik devra faire sa vie sans lui, mais préférablement avec un nouvel ami de son âge ou un peu plus jeune.

Pour Johan la relation amoureuse avec un jeune homme ne devient véritablement satisfaisante, voire désirable que si cette relation prend la couleur d'une relation entre père et fils. Et Marguerite est bien placée pour apprécier un tel désir-souci à sa juste valeur, elle qui a si bien illustré la relation entre Hadrien et Antinoüs et qui vient de perdre elle-même son « fils adoptif » Jerry.

« Je dois subir une intervention chirurgicale pendant la dernière semaine d'août. Pour le temps à venir, je dois garder un œil sur Rik, donc j'espère que Dieu m'aidera à survivre », écrit-il à Yourcenar. C'est là un éternel mourant qui écrit à une mourante éternelle.

En lisant cette lettre, on est étonné d'apprendre que non seulement Polak estimait avoir un « fils adoptif » (Rik) et un « petit-fils adoptif » (Lars)<sup>36</sup>, mais qu'il avait également le sentiment d'être lui-même le « fils adoptif » de Yourcenar !

Et pour couronner le tout, lui qui toute sa vie s'est affirmé comme étant un juif agnostique, il lui fait la confidence mi-sérieuse, mi-ironique de croire en Dieu.

En tant qu'héritiers de l'esprit de l'Antiquité, Polak et Yourcenar ont de leur vivant toujours été strictement des non-croyants ou du moins des agnostiques invétérés. Il y a toutefois un grand attrait du mysticisme chez Yourcenar.

---

<sup>36</sup> Lars, étudiant danois de passage à Amsterdam, amant passager de Rik.

Mais cette référence à Dieu surprend moins sous la plume d'un lettré *juif*, car la culture et la religion juive sont nourries de cette relation passionnelle entre le père et le fils (à l'exclusion des filles). Tandis que chez Yourcenar, les sentiments englobent les filles tout aussi bien.

Il y avait là, malgré cette différence de genre, une connivence certaine entre Polak et Yourcenar. Après tout, au Maroc, elle avait bien allumé des cierges le jour de l'anniversaire de la mort de Jerry, en mettant presque le feu à une chambre d'hôtel, comme Christian Dumais-Lvowski l'a raconté<sup>37</sup>.

Et Polak ajoute encore ceci dans sa lettre du 17 août 1987 :

Rik told me that he is willing, any time you might like, to travel with you, where ever you want to go. He is strong, secure and nice, however sometimes difficult, but you could trust him more than you trust me. I am telling sometimes phantasies... [sic] He is no male nurse, but he could be helpful for you a lot, when you would like to go to Nepal or Pakistan, but also in Paris or Copenhagen. He can drive a car very well and knows everywhere his way out, he seems always orientated, and he can take care of all your valises and luggage. Be sure I shall look further out for you, and the moment I find a nurse or lady-of-company, suitable for you, I shall let you know.<sup>38</sup>

---

<sup>37</sup> Voir Christian DUMAIS-LVOWSKI, *La promesse du seuil - Un voyage avec Marguerite Yourcenar*, photographie de Saddri DERRADJI, Arles, Actes Sud, 2002, p. 43.

<sup>38</sup> « Rik m'a dit qu'il veut vous accompagner en voyage à l'époque qu'il vous plaira, où que vous vouliez aller. Il est fort, sûr et gentil, bien que parfois difficile, mais vous pouvez lui faire plus confiance qu'à moi. Je raconte parfois des histoires... Ce n'est pas un infirmier, mais il pourrait vous rendre grandement service quand vous voudriez aller au Népal ou au Pakistan, mais aussi à Paris ou à Copenhague. Il peut conduire très bien une voiture, il arrive toujours à s'en sortir, a le sens de l'orientation et peut s'occuper de toutes vos valises et de tous vos bagages. Soyez sûre que je vais poursuivre les recherches pour vous, et dès que je trouverai une infirmière ou une dame de compagnie qui puisse vous convenir, je vous le ferai savoir ».

Toutes ces déclarations sont peut-être à prendre avec un grain de sel. Et on peut toujours rêver, comme le remarque Polak lui-même. Mais il n'y aura plus de réponse écrite de la part de Yourcenar à cette lettre de Polak.

Dans une dernière lettre datée du 20 août 1987 Polak offre encore à Yourcenar les services d'une jeune fille :

[...] Elle parle couramment l'anglais et un peu de français et d'allemand. Sa santé est excellente, elle a une expérience des soins de famille, c'est-dire des soins de personnes âgées et elle est tout à fait désireuse de voyager, même pour une période plus longue. Elle ne professe aucune religion et elle n'est pas en possession d'un permis de conduire. Ses parents, tous deux d'excellents mathématiciens, sont depuis 25 ans de mes amis et ce sont des gens merveilleux. Iris Natasja est la troisième de cinq enfants. Le côté financier lui importe peu, mais la possibilité de se donner de l'expérience en votre compagnie avec le maniement du français et de l'anglais et la perspective de se développer, à vos côtés, en un être humain plus intègre et plus diversifié, lui sourient plus que tout. Je lui ai prié, à elle et à sa famille, de faire montre de la plus grande discrétion. Au cas où vous seriez intéressée, nous trouverons ensemble la voie appropriée de vous mettre en contact avec elle.

On dirait une candidate de rêve, mais cette perspective ne s'est jamais concrétisée, parce que le départ pour l'Inde et le Népal fixé au 15 novembre n'a jamais eu lieu à cause de l'accident cérébral de Yourcenar.

Le dernier feuillet qu'on trouve dans la correspondance Polak-Yourcenar n'est pas une lettre, mais un plan de voyage pour Polak qui avait manifestement l'intention de visiter Yourcenar chez elle à Petite Plaisance, tout de suite après la conférence de l'écrivain sur Borges intitulée *Borges ou le Voyant*. Ce plan de voyage tapé à la machine n'a pas été rédigé en néerlandais par Polak lui-même, mais par un employé de la maison d'édition.

Accompagné de Rik et de Frans, Polak devait arriver depuis New York à l'aéroport de Bangor le lundi 19 octobre pour repartir

vers New York le jeudi d'après. Ce voyage a-t-il réellement eu lieu ?

En tout cas, dans son compte rendu très détaillé des derniers mois de la vie de Yourcenar, Josyane Savigneau ne mentionne nullement une telle visite de Polak à Petite Plaisance.

Quoi qu'il en soit, voici ce que Yourcenar écrit en anticipant sur cette visite dans la dernière lettre qu'elle a écrite à son éditeur et qui est datée du 13 août 1987 :

Dearest Johan Polak,

Certainly I will be very pleased to have you in the best bedroom, and your two boys very nearby in a motel (since my house is very small), but of course eating with us each time they want too, which will mean most of the time, because they are few good restaurants – I have always a local specialty of fish soup to offer and lobsters, or shrimps, or coquilles St-Jacques if you like them. Tell me.

The visit should be between the Saturday 17 and the Saturday 24 October, because I will have to go to Quebec and Harvard the 2 precedent weeks, and then be busy with unfinished work at the end of the month. But I am sure that you will enjoy the colors of autumn and that I will enjoy your visit.<sup>39</sup>

On peut dire de Marguerite Yourcenar qu'elle est morte quasiment la plume dans la main. Johan Polak l'a suivie sur cette

---

<sup>39</sup> Très cher Johan Polak,

Assurément, je serai très contente de vous avoir dans la meilleure chambre et vos deux garçons tout près dans un motel (car ma maison est très petite) ; mais ils prendront naturellement leurs repas avec nous chaque fois qu'ils le voudront, ce qui veut dire la plupart du temps, parce qu'il y a peu de bons restaurants – j'ai toujours une spécialité locale de soupe de poissons à offrir et des homards, ou des crevettes, ou des coquilles Saint-Jacques, si vous les aimez. Dites-moi.

La visite pourrait se situer entre le samedi 17 et le samedi 24 octobre, car je dois aller à Québec et à Harvard les deux semaines précédentes et serai ensuite occupée par un travail à terminer à la fin du mois. Mais je suis sûre que vous apprécierez les couleurs d'automne et que j'apprécierai votre visite.

*Madame Yourcenar, je présume...*

voilà cinq ans après, terrassé par une crise cardiaque en pleine rue.  
Ne nous ont-ils pas laissés un peu orphelins ?



Marguerite Yourcenar (8 juin 1903 – 17 décembre 1987)

*Léo Gillet*



Johan Polak (12 novembre 1928 – 25 mai 1992)